



Résumé : Cette étude pose la question de la conception de la patrie et de l'attitude à l'égard du nationalisme chez Camus, qui rejette l'aspect guerrier de ces notions pour préférer d'une communauté lyrique de goût et de convivialité, de paysage et de climat. Il a une attitude très réservée vis-à-vis de l'idéologie dominante de la République Française, synthèse de patriotisme dominateur et de démocratie dont l'humanisme proclamé aboutit pourtant à un grand laminage de toutes les différences et de tous les particularismes. Mondialiste déçu, Camus devient, dans l'ambiance tendue de l'Après-guerre, un fervent partisan de la construction européenne. Sa principale patrie est la langue française. Français d'Algérie, Camus se sent avant tout méditerranéen. Ses origines, sa vie, son expérience, l'ont orienté vers une vision de la France qui est loin d'être monolithique et dominée par l'image officielle de la France comme Etat investi d'une mission civilisatrice de progrès. Pour lui, la laïcité et le jacobinisme républicains ne fonctionnent pas hors de la métropole. Issu d'une société où se mélangent des hommes d'origines très diverses, il ne peut voir dans la nation qu'une identité faite d'idéaux et de styles de vie proches les uns des autres.

Mots-clés : France, Algérie, Identité, Histoire, Mémoire, Patrie, Ecole, Guerre, Décolonisation

Synopsis : This article raises the question of the concept of the motherland and the attitude towards nationalism in Camus' work which rejects the aggressive aspect of these notions and prefers a lyrical communion of taste and conviviality, of landscape and climate. It is a very reserved attitude vis-à-vis the dominant ideology of the French republic, a synthesis of dominating patriotism and democracy whose proclaimed humanism ends up however as in fact the flattening of all differences and individual identities. A disappointed internationalist, Camus becomes, in the tense ambiance of the post war period, a fervent partisan of European construction. His principal motherland was the French language. A Frenchman from Algeria, Camus thought of himself as a Mediterranean above all. His origins, his life, his experience, oriented him towards a vision of France that was far from monolithic and dominated by the official image of France as a State invested with a civilizing mission of progress. For him, secularism and republican Jacobinism don't work outside the metropolis. Born of a society where men of different origins intermingle, he can only see in the nation an identity made of ideals and life styles close to each other.

Key words : France, Algeria, Identity, History, Memory, Homeland, School, War, Decolonisation

En 1937, le jeune Camus, encore communiste, déclare, dans sa conférence inaugurale à la Maison de la culture d'Alger, que « la Patrie, ce n'est pas l'abstraction qui précipite les hommes au massacre, mais c'est un certain goût de la vie qui est commun à certains êtres ». En conséquence de quoi il affirme « se sentir plus près d'un Génois ou d'un Majorquin que d'un Normand ou d'un Alsacien. »¹ Il se déclare hostile aux nationalismes qu'il voit comme des « signes de décadence ». L'idée de patrie trouve grâce à ses yeux dans la seule mesure où elle renvoie à un accord lyrique et charnel avec la terre algérienne et à une convivialité commune aux sociétés méditerranéennes. C'est une affaire d'abord de climat et de paysage. Alger et Tipasa s'opposent de toutes leurs couleurs, de toute leur lumière à ces villes européennes, Prague, Saint-Étienne ou Paris, où Camus s'est senti en exil. L'homme citadin du vieux continent est, en quelque sorte, devenu un étranger là où il vit. Que deviennent, dans ces conditions socio-historiques, l'idée, le mythe républicains de la patrie française ?

La France est loin pour Meursault. Il refuse la promotion qui l'obligerait à retourner à Paris, ville où il a habité et qu'il juge « sale »². Dans *La Peste*, Oran, on le sait, représente la France occupée. C'est, lit-on à l'incipit, « une préfecture française de la côte algérienne ». On y trouve des cafés, des kiosques, des amicales, des statues de la république et de Jeanne d'Arc. Il y manque un monument aux morts. On en annonce l'édification au final. Cette ville ordinaire, insignifiante et « moderne » est un labyrinthe qui tourne le dos à la mer. C'est aussi un désert de pierre « sans pigeons, sans arbres et sans jardins ». Camus a gommé les particularités hispaniques, juives et arabomusulmanes de la ville. L'épidémie y a surpris Rambert. Il ne cesse de dire : « Je ne suis pas d'ici », « Je suis étranger à cette ville ». La métropole n'existe pas pour Rieux. Il s'y rend tous les deux ans pour visiter sa famille. C'est de Paris où Castel a exercé que viennent les sérums et les ordres. Le préfet est dépassé par les événements. L'État centralisateur a fait faillite.

À plusieurs reprises, Camus dit que l'Espagne est sa « seconde patrie »³, une patrie à la fois « mythique et charnelle »⁴. Passé la guerre, le mot, au demeurant rarement employé (on y reviendra), semble retrouver le sens qu'il lui donnait dans sa conférence à la Maison de la culture. Ainsi, dans une chronique qui prendra place dans *L'Été*, l'écrivain réaffirme que l'Algérie est sa « vraie patrie »⁵ et, dans l'avant-propos des *Chroniques algériennes*, la « patrie naturelle » des Français d'Algérie. Dans un article de *L'Express*, il reformule significativement l'énoncé de 1937. « Je me sens plus près, par exemple, d'un paysan arabe, d'un berger kabyle, que d'un commerçant de nos villes du nord ». Il justifie ce fait par « un même ciel, une même nature impérieuse », une « communauté des destins »⁶.

Si les paysages algériens, méditerranéens et européens abondent dans son œuvre, de *Noces* au *Premier Homme*, ceux de la France sont fort rares. Quand Jacques Cormery regarde par la fenêtre du train qui le mène à Saint-Brieuc, il voit défiler un « pays étroit et plat couvert de villages et de maisons laides ». Saint-Brieuc est une ville aux rues tristes et aux maisons banales. Toutes les notations concernant cette ville sont affectées d'un coefficient négatif ou dysphorique. À la gare, les murs de la salle d'attente sont « sales ». La ville elle-même est faite de « rues étroites et tristes », les maisons qui les bordent sont « banales ». Les toits sont faits de vilaines tuiles rouges. Les murs du cimetière sont « rébarbatifs ». Les tombes sont « modestes » ou « prétentieuses et laide ». Tout est à l'avenant⁷. Il se sent en exil. À la fin de la première partie, le

personnage-narrateur oppose le cimetière militaire bien entretenu de Saint-Brieuc et celui qui ne l'est pas de Mondovi, c'est-à-dire l'Histoire et la nature, la civilisation européenne et la civilisation méditerranéenne. Il en tire la conclusion que sa « vraie patrie » - la formule revient encore - est sur le « rivage heureux » de l'Algérie⁸. La terre et les morts sont séparés pour lui.

Dans le premier chapitre du *Premier Homme*, le père est « un Français » et la mère est « l'Espagnole ». Henri Cormery est allé mourir en 1914 « loin de sa « patrie de chair »⁹, dans une « France qu'il n'avait jamais vue ». C'était pour lui « un lieu obscur perdu dans une nuit indécise »¹⁰. Sa veuve en ignore tout. Paris, l'Alsace¹¹, sont, pour elle, un là-bas vague et mystérieux, des abstractions ou des objets de discours, pas des réalités géographiques. Elle ne sait pas ce qu'est la patrie. Les Cormery sont « les citoyens théoriques d'une nation imprécise »¹². Dans les séquences les plus anciennes du *Premier Homme*, on est dans la non-histoire. Que devient la mythologie nationale quand on est né et qu'on vit sur un territoire excentré ?

Solférino, dans *Le Premier Homme*, est un petit coin de France. Henri Cormery puis son fils le découvrent à quarante ans d'intervalle, l'un pour s'y installer, l'autre pour un pèlerinage aux sources. Les deux séquences sont en focalisation interne. Ce village n'est pas romanesque¹³. Il est « pareil à des centaines d'autres villages sur l'étendue du pays »¹⁴. Il a son kiosque à musique, sa salle des fêtes. Lieu symbolique, la mairie-école arbore la devise de la république « Liberté, Égalité, Fraternité »¹⁵. C'est une bâtisse parmi d'autres. Aucune église ne lui fait face. Il n'est pas plus question d'un maire que d'un curé. Si l'on suit Maurice Agulhon¹⁶, cette mairie modeste pourrait être tenue par la réaction. C'est qu'on est en Algérie, pas dans une province de l'Hexagone. Dans les années 1950, quand Jacques Cormery se rend à Solférino, il y découvre des « Français » minoritaires et inquiets. Le temps des orphéons et des fanfares est terminé. Des hauts-parleurs diffusent de la « musique arabe ».

Seuls quelques colons fortunés et des fonctionnaires, fuyant la canicule, passent leurs vacances d'été dans la douce France. Les autres, les pauvres, n'y sont jamais allés sauf quand la guerre les y avait appelés. Georges Didier appartient à ce que le narrateur appelle « une famille française moyenne »¹⁷. Il a une famille, une maison, des souvenirs, bref des racines en métropole. C'est ce qui le distingue de son condisciple pauvre. L'héritier s'inscrit dans une généalogie historique, sociale, culturelle. Il est, pour le narrateur comme pour Jacques Cormery, « l'enfant de la famille, de la tradition et de la religion ». « Quand il parlait de la France, il disait « notre patrie ». Pour le jeune boursier, c'est là une notion « vide de sens ». L'enfant pauvre de Belcourt sait qu'il est français, mais la France, comme Dieu, est « une absente » dans sa vie¹⁸.

Les pages du *Premier Homme* consacrées à l'école font anthologie. M. Bernard est un hussard noir de la république. « Les manuels étaient toujours ceux qui étaient en usage dans la métropole »¹⁹. Le narrateur n'en dit pas plus. L'important, du point de vue qui nous intéresse aujourd'hui, est la sélection qu'il opère sur les cours et programmes. Il écarte l'histoire et l'instruction civique, socles de la synthèse républicaine. L'enseignement de l'histoire a contribué à républicaniser et à nationaliser, à uniformiser la population de l'hexagone. En d'autres termes, l'histoire-mémoire et la nation-mémoire sont en symbiose. L'histoire républicaine, telle que la narrent Lavisso et Malet-Isaac, a ses héros. Ils s'appellent Vercingétorix, Charlemagne, Saint Louis, Jeanne d'Arc,

Bayard, Clemenceau, Foch etc. Les grands hommes sont le plus souvent des guerriers. La *doxa* légitime l'État-nation, ses guerres et ses conquêtes, non sans manichéisme. À aucun moment, M. Bernard ne mentionne le légendaire héroïque qui tient une grande place dans l'apologétique de cet État-nation. Camus, à la différence de Malraux et de Mauriac, n'a pas une sensibilité historique. Son imaginaire est coupé de l'histoire. L'essayiste, l'éditorialiste y puise peu de références. À cela, *Le Premier Homme* offre une explication. Le seul événement évoqué par l'instituteur est la première guerre mondiale à laquelle il a pris part. Cet événement est hors programme. M. Bernard fait état de son expérience et évoque ses camarades morts, non les chefs militaires ni la patrie. Il fait prévaloir la mémoire combattante sur la mémoire nationale, celle des acteurs sur celle des spectateurs. Sa leçon s'appuie sur des lectures des *Croix de bois*, roman qui dit les horreurs de la boucherie guerrière. Après 1914-1918, rien n'est plus comme avant. Ces lectures « ouvrent les portes de l'exotisme »²⁰ à Jacques Cormery.

Les « récits » étudiés en classe ou plus tard lus par le collégien (Seul est cité *Pardaillan*) émargent à ce qu'on appelle aujourd'hui la littérature jeunesse. Ils se passent en France, en Europe. Ces récits sont « mythiques » pour les élèves. Ils évoquent un ailleurs, un monde à la fois distant et différent pour lequel le narrateur utilise à nouveau le terme d'« exotisme »²¹. Là-bas, il neige l'hiver et l'été, le climat est moins étouffant. Parmi ces récits, il y avait peut-être *Le Tour de France par deux enfants*, qu'on lisait encore dans les années 1920, mais que Camus ne signale pas. L'Algérie, c'est la France, répète le discours officiel. Dans *L'Hôte*, une carte de la France métropolitaine est accrochée à un mur de la classe où enseigne Daru en plein bled. On est en période de vacances scolaires, on ne saura de son enseignement que la géographie qu'il appuie sur la production de Vidal-La Blache. La Quatrième République est bien la Troisième continuée.

Chez les Cormery, « personne ne parlait français ». Il n'y avait pas de livres, les journaux n'arrivaient pas. « Ce que Jacques ramenait du lycée était inassimilable »²², qu'il s'agisse de savoirs ou de valeurs. L'enfant se sent « désorienté » (le mot revient deux fois²³). Le jour de la distribution des prix, cérémonie républicaine et patriotique s'il en fut (Elle commence par une Marseillaise²⁴), sa mère et sa grand-mère ne comprennent rien au discours officiel qui parle de la France et de l'enseignement. Le discours pétri de culture humaniste que débite ensuite un brillant professeur ne passe pas mieux. Il est, écrit le narrateur, « inintelligible » au « public algérien »²⁵. Il l'est à plus forte raison aux rares familles arabes dont les enfants sont scolarisés au lycée.

La bourgeoisie républicaine a mis sur pied une machine de guerre idéologique destinée à lamener les particularités provinciales, les cultures populaires et ouvrières, la foi révélée. Elle les ignore quand elle ne les stigmatise pas. L'Un exclut les autres. L'école diffuse la religion de la France éternelle. La *doxa* officielle de la Troisième République confond la France, la patrie et la République. Elle est le soldat de la civilisation. Elle est la généreuse patrie de l'universel. Elle a une vocation messianique à « sauver le monde »²⁶. Les guerres, les conquêtes qu'elle mène sont justes, elles vont dans le sens de l'histoire. La République étant le meilleur des régimes ne peut attenter aux libertés ni opprimer. Cette *doxa* qu'on a appelé la synthèse républicaine, Camus ne la fait pas sienne, il ne la conteste pas non plus. Il l'ignore. Le régime de Vichy et la guerre d'Algérie, ont fait éclater ses contradictions.

Tournons-nous maintenant vers des écrits non fictionnels. Nul réflexe patriotique n'étreint Camus au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale. Il éprouve un sentiment d'échec, de révolte devant l'absurdité de l'événement et s'il désire s'engager c'est par solidarité et par honneur. Le rédacteur en chef du *Soir républicain* continue de critiquer sévèrement le nationalisme ambiant et de soutenir des idées pacifistes et internationalistes. Sa « Lettre à un jeune Anglais », publiée le 23 décembre 1939, laisse percer des doutes et une certaine nostalgie : « Il m'arrive de penser à vous, à notre jeunesse et à votre amitié, à la façon dont vous savez et aimez être Anglais. Cela doit être bon, n'est-ce pas, de pouvoir aimer son pays sans réserves ? »²⁷

Après coup, Camus écrit dans un article de *L'Express* que « Français de naissance », il l'est devenu en 1940 « par choix délibéré »²⁸. Parti se soigner en France, Camus s'y retrouve seul, coupé des siens, quand, en novembre 1942, les Allemands occupent la zone sud. Son séjour au Panelier, en Haute-Loire, réactive les sentiments qu'il avait éprouvés, quelques années plus tôt, à Prague. Une lettre à son maître Jean Grenier en témoigne. « Je commence à en avoir assez des ciels couverts et des chemins pleins de neige. Je n'ai jamais autant pensé à la lumière et à la chaleur. C'est vraiment l'exil »²⁹. Il faut attendre les *Lettres à un ami allemand* pour que l'écrivain reconnaisse en la France une patrie digne d'être aimée et défendue. À l'encontre de l'enseignement qu'il a dû recevoir à l'école de la république, la patrie ne renvoie jusque-là, chez lui à aucun idéal historique ni à une réalité nationale. Dans son milieu et sa génération, on lit moins Barrès et peu Péguy. Son expérience de la débâcle et de la défaite influence le nouveau regard qu'il porte sur la France. Il découvre que, s'il est instrumentalisable par les gouvernements, le patriotisme exprime aussi la lutte de tout un peuple contre un envahisseur qui détruit sa liberté et des valeurs de solidarité, de bonheur et de justice.

Les deux premières *Lettres à un ami allemand* mettent en scène cette réconciliation avec son pays et permettent de démonter l'apostrophe liminaire de l'ami allemand : « Alions, vous n'aimez pas votre pays »³⁰. Cet amour, valeur supérieure et incontestée, le conduit à reprocher au correspondant français de ne pas aimer suffisamment le sien. Deux conceptions se font face. D'un côté, on a un nationaliste, de l'autre un internationaliste. Pour Camus, ériger la grandeur de son pays en valeur suprême conduit à tous les excès dans la mesure où l'on ne la subordonne pas à la justice. « Je voudrais aimer mon pays, écrit-il d'emblée, tout en aimant la justice »³¹. Une entreprise politique doit être évaluée selon ce critère. Un pays peut avoir tort dès lors qu'il envahit ou opprime un autre. L'intellectuel s'impose un temps de réflexion. Camus a compris dès cette époque que « la France a perdu sa puissance et son règne pour longtemps ». Elle l'a perdue pour des « raisons pures »³². Elle se reconstruira sur de nouvelles bases à partir des « décombres ». Il y a bien deux façons d'aimer son pays. Les uns le veulent fort, puissant, les autres juste. À chacun ses valeurs.

Dans les mois qui précèdent la libération de Paris, Camus voit la France tout entière unie dans son combat libérateur. En face d'elle, le Reich et quelques traîtres³³. La perspective se veut œcuménique ; elle oscille entre le récit gaullien et le récit résistancialiste. En août 1944, l'éditorialiste de *Combat* rêve d'un pays régénéré par une révolution démocratique. « C'est à ce prix seulement que la France reprendra ce pur visage que nous avons aimé et défendu par-dessus tout »³⁴. Cela l'amène à opposer la France de 1944 à celle de 1939, « la France officielle »³⁵ à une France idéale et héroïque, au « peuple » dont la Résistance été le bras, l'avant-garde. Camus veut alors la fin

d'un Ancien Régime. Il fait de Vichy le continuateur, non le fossoyeur de la Troisième république. On est dans l'an I d'une ère nouvelle.

L'insurrection populaire d'août 1944 a été « la voix même de la liberté »³⁶. Il n'est notons-le question ni de la Marseillaise ni du drapeau tricolore dans les éditoriaux de Camus. Certaines des formules cueillies ici et là portent la marque de l'époque : « La France sera demain ce que sera sa classe ouvrière » ; « Une nation vaut ce que vaut son peuple »³⁷. Il est significatif que de septembre à décembre 1944, Camus parle peu de la France et de la nation, beaucoup de la révolution. Ceci explique l'importance qu'il accorde à l'épuration. L'enjeu en est politique voire historique : l'élimination d'une classe dirigeante qui a trahi ou failli. « Le rôle directeur de la bourgeoisie, écrit-il, s'est terminé en 1940 »³⁸. Ce genre de propos lui vaut une vive empoignade avec François Mauriac. Le Girondin veut la réconciliation des Français, le Jacobin une rupture radicale. Une idée se fait jour sous la plume de Camus : il n'y a qu'une France nouvelle et elle « forme, aujourd'hui, un tout »³⁹ qui inclut et de Gaulle et les communistes. Cette idée ne résiste pas à l'événement. Le jacobinisme de Camus aura duré quelques mois.

Deux récits se mettent alors en place. Le parti communiste, auquel se rallient *volentes volentes* les intellectuels progressistes, et le général de Gaulle vont se partager un magistère de mémoire pendant plusieurs dizaines d'années. Le premier lie la mythologie révolutionnaire au modèle soviétique. Le second acculture le modèle monarchique dans la république démocratique. Tous deux actualisent un même « modèle historique et politique français » qui est, rappelle Pierre Nora, « fondamentalement étatique et national »⁴⁰. Camus très vite se situe à distance de ces deux récits.

L'ancienne France, pour lui, n'existe pas plus que la ou qu'une France éternelle pourvue d'une âme ou d'un génie immuables. Il évoque seulement « dix siècles d'histoire », non quinze ou vingt, dans la première lettre à un ami allemand⁴¹. Dans un article de *Combat*, il répond à de Gaulle qui avait, dans un discours, brossé son histoire-mémoire de la France. Le général avait évoqué des figures providentielles, Sainte Geneviève, Jeanne d'Arc, Henri IV et 1789. L'éditorialiste lui reproche d'avoir oublié les révolutions de 1830 et de 1848 et la Commune de Paris. Le pays rassemblé dont il rêve à la Libération intègre enfin ses vaincus, ses maudits.

L'idée de patrie est un totem que s'arrachent les partis reconstitués. Le parti communiste entend la monopoliser. Certains auteurs s'insurgent contre ses prétentions. Paulhan⁴² tient ainsi Aragon et ses acolytes pour des patriotes d'occasion. Camus reste extérieur à ce débat. Au même moment, le citoyen est en contacts avec les fédéralistes européens. « J'aime trop mon pays pour être nationaliste », écrit Camus dans la préface à l'édition italienne de *Lettres à un ami allemand*⁴³. Devenu l'une des grandes voix de la Résistance dans la presse de l'après-guerre, il ne peut être accusé de sacrifier au manichéisme chauvin. Ce qu'il écrit le 29 octobre 1944 dans *Combat* résume bien son état d'esprit : « Le patriotisme n'est pas une profession [...] il est une manière d'aimer son pays qui consiste à ne pas le vouloir injuste et à le lui dire. »⁴⁴

Dans la préface à *Actuelles III*, Camus renvoie dos à dos les patriotes qui consentent aux malheurs de la France et les tortionnaires qui prétendent agir au nom de celle-ci⁴⁵. Peu avant le déclenchement de la guerre, il concluait son enquête sur la misère de la Kabylie par cette phrase : « Mon préjugé est que la France ne saurait être mieux

représentée et défendue que par des actes de justice »⁴⁶. Cette France, il lui arrive de la rêver exemplaire, forte de son honneur retrouvé. Elle aurait les « mains pures »⁴⁷. Son « visage » est celui de la justice. Ces textes de 1944 sont les seuls où Camus, usant d'un lexique anthropomorphique, représente la France comme une personne, ainsi que le faisaient Michelet et de Gaulle. À cette France reviendrait de dire au monde les voies d'un nouvel ordre international⁴⁸. Là est sa vocation, même si l'éditorialiste n'utilise pas ce mot de même que celui d'héritage. Ces mots, il les réserve à l'intelligence européenne⁴⁹.

Dans la troisième des *Lettres à un ami allemand*, il n'est plus question de la France. L'Europe a pris de plus en plus d'importance dans le discours camusien. On trouve quatorze occurrences du mot. Elle est présentée comme la « plus grande patrie ». Dans *L'Homme révolté* et plus encore dans *L'Été*, c'est par rapport à l'Europe que se situe le plus souvent l'essayiste. La France est « diminuée »⁵⁰. Elle a cessé d'être une « grande puissance », constate Camus en 1944. Elle est une région de l'Europe et du monde. Ses élites anciennes et nouvelles doivent affronter cette réalité. L'heure n'est plus au gallo-centrisme. À partir de cette date, l'Europe prend une place croissante dans son discours. Il écrit ainsi : « La France est solidaire de l'Europe, quoi qu'elle fasse et quoi qu'elle veuille. Elle l'a été dans la souffrance, elle l'est dans son économie, elle le sera dans son destin. La France ne se reconstruira pas sans l'Europe. (...). La France a une tâche européenne qu'elle ne peut éluder »⁵¹. La religion de la patrie doit perdre son statut privilégié. L'on trouve environ 160 occurrences du mot France dans les articles de Camus à *Combat*, mais 2 seulement dans la série « Ni Victimes ni bourreaux ».

L'ordre international qui se met en place après la guerre est bipolaire. La France n'a pas les moyens de sa politique. Il ne lui est plus possible de rester isolée dans une Europe que le rideau de fer casse en deux blocs. Dans les années 1947-1948, alors qu'il réfléchit à un nouvel ordre international, Camus a compris que la question européenne est désormais centrale. Entre le monde et la nation, se place l'Europe. La France ou l'Europe : le dilemme, pour lui, n'a pas de sens. Le mondialiste déçu devient un pionnier de la construction européenne. Dans ses *Carnets*, il note à l'automne de 1950 : « Oui, j'ai une patrie : la langue française. »⁵²

La guerre d'Algérie amène Camus à réviser ses conceptions et son discours. La doxa républicaine tient la colonisation pour une aventure patriotique. Elle a ses héros positifs, des soldats, des instituteurs. L'œuvre coloniale de la république s'inscrit dans la continuité de l'impérialisme capétien. Elle prolonge également l'entreprise de la Révolution. Elle propage le progrès et les lumières. Les colonies sont des extensions exotiques, des réduplications, des miniaturisations de la grande France. Cette doxa est en crise, elle ne passe plus dans les années 1950. Camus l'a compris. Contre le discours officiel de l'époque, il écrit dans un article : « L'Algérie n'est pas la France »⁵³. Il ajoute aussitôt : « Elle abrite pourtant plus d'un million de Français ». Là est le nœud inextricable qu'il tente de dénouer.

« Français et Arabes, écrit-il, sont condamnés à vivre ou à mourir ensemble »⁵⁴. Ils sont inséparables ; ils ont en commun, estime-t-il, « l'amour de /leur/ terre commune »⁵⁵. À un niveau symbolique, cela s'énonce ainsi : ils ont la même mère. L'enfant Cormery, dans *Le Premier Homme*, éprouve le bonheur de vivre sur une terre pour laquelle il éprouve une affection charnelle sinon un amour fou. Il en aime les paysages, il en goûte

les odeurs, le climat. Là sont ses vraies richesses. Dans le même récit autofictionnel, Français et Arabes vont voir les mêmes films et, enfants, jouent au football sur les mêmes terrains vagues etc. Mais Camus signale aussi des frictions, des heurts inter-communautaires. Ni les seigneurs de la colonisation ni les petits blancs n'étaient prêts à payer le prix du vivre ensemble, à savoir une égalité économique, sociale et juridique. L'écrivain en 1959 en dit plus que le journaliste en 1955.

Dans *Le Premier Homme*, les livres, les films et les morceaux de musique viennent de la métropole et plus largement de l'Occident, jamais de l'Orient. Il y a ou il y a eu cohabitation, non symbiose dans le quartier pauvre. Des contacts y sont possibles, la fusion ne l'est pas. On s'y évite, on ne s'y invite pas. Des années d'humiliation ont séparé les deux populations. La faute en revient, lit-on dans le premier article de *L'Express* cité plus haut, à la « colonisation » qui a créé « barrières » et « fossés »⁵⁶. À la colonisation et aux colons. Et d'abord à leurs mandataires politiques dont Camus n'a cessé de fustiger l'aveuglement et aux décideurs métropolitains qui ont refusé de les affronter.

Les Français d'Algérie, loin d'être des millionnaires, sont d'abord des citadins pauvres vivant au contact sinon au milieu d'autochtones misérables. La colonisation de l'Algérie a été, pour l'essentiel, le fait de déshérités. Leurs descendants sont rarement devenus des seigneurs. Peu d'entre eux ont traversé la Méditerranée de leur plein gré. Leur projet était de survivre, non de civiliser une terre où ils n'étaient pas les bienvenus. L'enquête sur le père mort se transforme en une enquête témoignage sur une population.

Dans l'avion qui le ramène de Bône à Alger, Jacques Cormery se représente l'installation des colons. Le passage est dense et touffu. « Solférino avait été fondé par des quarante-huitards »⁵⁷. Après les événements de juin 1848, la république s'est débarrassée des « pauvres » devenus émeutiers en les expédiant par fournées de l'autre côté de la Méditerranée. Les vaincus « rêvaient de la Terre promise »⁵⁸. D'autres perdants de l'histoire plus tard sont venus d'Alsace ou encore des Baléares. Chassés par la guerre ou la misère, tous se sont retrouvés « aventuriers », « émigrants », « assiégés » dans un pays qualifié de « déshérité » et « hostile », un « pays ennemi qui refusait l'occupation »⁵⁹. « Les Parisiens aux champs »⁶⁰ ont affronté les épidémies et l'opposition armée des autochtones. Ils sont devenus des occupants. Des « persécutés-persécuteurs »⁶¹. Avec le temps, les « nomades » se sont vus comme des « indigènes », des Algériens tout en restant français. Ils n'ont pas laissé de traces. Leurs descendants sont « sans passé »⁶². Si la famille Cormery a un faible capital mémoriel, les pieds-noirs (Camus n'utilise jamais ce mot), eux, ont un faible capital historique.

La France éternelle, immémoriale se veut une et indivisible. L'histoire-mémoire officielle a longtemps eu ses zones d'ombre. Elle a occulté le destin des minorités vaincues ou dissidentes - Cathares, Croquants, Camisards, Vendéens, esclaves, mutins de 1917. Elle les a privés d'existence mémorielle⁶³. Camus soupçonnait que ce serait le lot des pieds-noirs. Il s'est d'ailleurs trompé : il n'en a rien été après 1962.

L'Algérie a été une « terre d'immigration », un creuset cosmopolite. « Les Français d'Algérie, écrit Camus, sont une race bâtarde, faite de mélanges imprévus. Espagnols et Alsaciens, Italiens, Maltais, Juifs et Grecs enfin s'y sont rencontrés. Ces croisements brutaux ont donné, comme en Amérique, d'heureux résultats »⁶⁴. Les métissages se sont produits entre Européens, non entre Européens et Arabes. Même si la plupart d'entre

eux sont pauvres aussi, les « Français », tout au long du récit, se distinguent en effet des « Arabes » avec lesquels ils cohabitent. L'Algérie n'est ni une province française ni une nouvelle Andalousie. C'est une société pluri-ethnique, mais inégalitaire. Ceux qu'on appelle les « Arabes », supposés inassimilables, sont exclus de la citoyenneté. Il faut attendre 1945 pour que soit aboli le code de l'indigénat. Le fossé qui sépare les Français et les Arabes en Algérie est ethnologique, sociologique, culturel et politique. La République, dans ses colonies, est infidèle à ses principes. Il n'y a jamais eu de Grande France. Quoi qu'ait pensé Camus, l'Algérie ne pouvait être la « patrie commune »⁶⁵ des uns et des autres. Cette utopie n'a jamais été viable. Elle exigeait que le FLN remisât l'idée d'un État nation indépendant et que les « Français » sacrifiasent leurs privilèges. Aucune des parties n'y était prête. Aucune force politique n'a repris les idées de Camus à son compte⁶⁶.

Il est d'autres communautés que la communauté nationale. L'individualisme laïque et a-religieux que la doxa jacobine pose comme universel ne fonctionne pas hors de la métropole, notamment dans une colonie de peuplement comme le fut l'Algérie. Les particularités, les différences ethno-sociologiques mettent en crise les paradigmes de la nation une et indivisible. Les autochtones sont décrétés inassimilables (ce que n'avaient pas été les Bretons, les Basques, les Provençaux). Leur langue, leur culture, leur mémoire ne sont pas ceux de la France éternelle. Leur altérité culturelle radicale rend impossible, impensable leur intégration par l'État unitaire. L'idée humaniste avancée en 1955 par Camus d'une « communauté franco-arabe »⁶⁷ est de ce fait chimérique.

Plus que jamais, les décisions concernant l'Algérie se prennent à Paris. Et la classe politique et l'opinion de la métropole sont mal informées. « Paris », dans les articles de *L'Express*, est la métonymie d'une métropole qu'un « fossé »⁶⁸, un autre, sépare définitivement des Français d'Algérie dont Camus a tôt compris qu'ils seraient les perdants de la guerre. « ... Je crèverais ici. On ne comprend pas ça à Paris », déclare Veillard à Jacques Cormery : mot de provincial. Et de lancer, presque poujadiste : « Il n'y a plus d'hommes en France »⁶⁹ : mot d'un patriote désabusé. La fracture est ici morale. Le vieux pionnier préfère détruire l'œuvre de sa vie plutôt que de l'abandonner aux rebelles. Pour lui, « Paris », parce qu'il ne comprend pas les Français d'Algérie, va les abandonner. La capitale est une tête, pas un cœur. « La Méditerranée séparait en moi deux univers »⁷⁰, écrit le narrateur du *Premier Homme*. Le dernier Camus est aussi un homme divisé.

Les gouvernants de la Quatrième République étaient encore moins prêts à des révisions qui remettaient en cause les mythes fondateurs, des mythes dont Guy Mollet donne alors l'expression la plus étroite. C'est que l'État-nation n'a pas muté en passant de la monarchie à la république. Quand bien même la société était *de facto* pluriculturelle, il a gardé la passion de l'uniformité⁷¹. Les esprits les plus lucides entrevoyaient une quadrature du cercle. Non seulement les Français d'Algérie ne voulaient pas que le principe démocratique d'un homme / une voix s'appliquât en Algérie, mais la classe politique métropolitaine, quant à elle, refusait que l'État républicain se transformât en un État binational, une Françalgérie. Personne ne s'est hasardé sérieusement à en envisager le montage institutionnel. Camus, avec ses idées fédéralistes, se retrouve décidément bien isolé.

Quelques remarques pour conclure. La géopolitique de Camus contient une aporie impensée. Sa France est en Europe, dans la grande Europe. Son Algérie est une province doublement éloignée, par la géographie et par la culture, de Paris. Elle se situe dans l'espace méditerranéen, à la rigueur en Afrique, pas dans le monde arabo-islamique.

Homme de la périphérie, mais d'une périphérie africaine, Camus n'est pas un auteur gallo-centré. Il ne souscrit pas à la mythologie républicaine de la nation unitaire dont il mesure et les impasses et le déclin irrémédiable. C'est pour cette raison qu'il est resté étranger aux mythologies gaulliste et communiste longtemps hégémoniques. L'horizon de ses écrits est internationaliste avant 1939, il est fédéraliste après 1945. Comme s'il s'était heurté à un mur invisible, l'enfant de Belcourt et de l'école républicaine ne va pas jusqu'à concevoir une mémoire plurielle.

La mondialisation à la fois érode et exacerbe les identités. Elle produit de la déculturation et suscite des crispations. Sur ce sujet comme sur d'autres, Camus aide ici et là ses lecteurs à réfléchir. Il est un penseur du 21^e siècle.

Notes

¹ Albert Camus, « La culture indigène. La nouvelle culture méditerranéenne ». Œuvres complètes, t. 1, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2006, p. 566.

² Albert Camus, *L'Étranger*, Œuvres complètes, t. 1, Op. cit. p. 165.

³ Albert Camus, Préface à *L'Espagne libre*. Œuvres complètes, t. 2, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2006, p. 668.

⁴ Olivier Todd, *Albert Camus, une vie*, Gallimard, coll. « Folio », 1999, p. 109.

⁵ Albert Camus, *L'Été*. Œuvres complètes, t. 3, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2008, p. 196.

⁶ Albert Camus, « Terrorisme et répression », *L'Express*, 9 juillet 1955 et Œuvres complètes, t. 3, Op. cit. p. 1022. Cf. cette note préparatoire du *Premier Homme* : « Rencontre avec l'Arabe à Saint-Étienne. Et cette fraternité des deux exilés en France » (Œuvres complètes, t. 4, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2008, p. 922).

⁷ Albert Camus, *Le Premier Homme*. Œuvres complètes, t. 4, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2008, p. 752.

⁸ *Ibid.* p. 861.

⁹ *Ibid.* p. 859.

¹⁰ *Ibid.* p. 780.

¹¹ Camus a fait effacer les origines (qu'il a cru) alsaciennes de son père par la tribu Cormery.

¹² Albert Camus, *Le Premier Homme*. Œuvres complètes, t. 4, Op. cit. p. 867.

¹³ Voir Rose-Marie Lagrave, *Le Village romanesque*, Actes Sud, 1992.

¹⁴ Albert Camus, *Le Premier Homme*. Œuvres complètes, t. 4, Op. cit. p. 858.

¹⁵ *Ibid.* p. 747.

¹⁶ Maurice Agulhon, « La mairie » in Pierre Nora, *Les Lieux de mémoire*, t. 1, Gallimard, coll. « Quarto », 2008, p. 185.

¹⁷ Albert Camus, *Le Premier Homme*. Œuvres complètes, t. 4, Op. cit. p. 866.

¹⁸ *Ibid.* p. 867.

¹⁹ *Ibid.* p. 829.

²⁰ *Ibid.* p. 831.

²¹ *Ibid.* p. 829.

²² *Ibid.* p. 863.

²³ *Ibid.* p. 865.

²⁴ C'est la seule fois, semble-t-il, où l'hymne guerrier de la France est mentionné dans l'œuvre de Camus.

²⁵ Albert Camus, *Le Premier Homme*. Œuvres complètes, t. 4, Op. cit. p. 896

²⁶ Jules Michelet, *Le Peuple*, Flammarion, 1972, p. 246 (L'ouvrage date de 1846).

²⁷ Albert Camus, « Lettre à un jeune Anglais », Œuvres complètes, t. 1, Op. cit. p. 782.

²⁸ Albert Camus, « Les raisons de l'adversaire », *L'Express*, 28 octobre 1955 et *Actuelles III. Chroniques algériennes*. Œuvres complètes, t. 4, Op. cit. p. 363.

²⁹ Albert Camus, Jean Grenier, *Correspondance 1932-1960*, Gallimard, 1981, p. 86-87.

³⁰ Albert Camus, *Lettres à un ami allemand*. Œuvres complètes, t. 2, Op. cit., p. 9.

³¹ *Ibid.*

³² *Op. cit.* p. 12.

³³ Albert Camus, « À guerre totale résistance totale », *Combat*, mars 1944 et *Œuvres complètes*, t. 1, *Op. cit.* p. 911-913.

³⁴ Albert Camus, « De la résistance à la révolution », *Combat*, 21 août 1944 et *Œuvres complètes*, t. 2, *Op. cit.* p. 518.

³⁵ Albert Camus, « Camarades qui nous écriviez... », *Combat*, 12 septembre 1944.

³⁶ Albert Camus, « M. Churchill vient de prononcer un discours... », *Combat*, 30 septembre 1944 et *Œuvres complètes*, t. 2, *Op. cit.* p. 538.

³⁷ Albert Camus, « De la résistance à la révolution », *Combat*, 21 août 1944 et *Œuvres complètes*, t. 2, *Op. cit.* p. 517 ; « Ils ne passeront pas », *Combat*, 23 août 1944 et *Œuvres complètes*, t. 2, *Op. cit.* p. 520.

³⁸ Albert Camus, « La fin d'un monde », *Combat*, 6 septembre 1944 .

³⁹ Albert Camus, « M. Churchill vient de prononcer un discours... », *Combat*, 30 septembre 1944 et *Œuvres complètes*, t. 2, *Op. cit.* p. 538.

⁴⁰ Pierre Nora, « Gaullistes et communistes » in *Les Lieux de mémoire*, t. 2, *Op. cit.* p. 2522.

⁴¹ Albert Camus, *Lettres à un ami allemand. Œuvres complètes*, t. 2, *Op. cit.* p. 11.

⁴² Jean Paulhan, *De la paille et du grain*, Gallimard, 1948. Voir aussi *Lettre aux directeurs de la Résistance*, Minuit, 1951.

⁴³ Albert Camus, *Lettres à un ami allemand. Œuvres complètes*, t. 2, *Op. cit.* p. 7.

⁴⁴ Albert Camus, « Le ministre de l'information a prononcé, avant-hier, un discours... », *Combat*, 29 octobre 1944 et *Actuelles. Œuvres complètes*, t. 2, *Op. cit.* p.396-397.

⁴⁵ Albert Camus, *Le Premier Homme. Œuvres complètes*, t. 4, *Op. cit.* p. 300-301.

⁴⁶ Albert Camus, « Misère de la Kabylie », *Actuelles III / Chroniques algériennes. Œuvres complètes*, t. 4, *Op. cit.* p. 335.

⁴⁷ Albert Camus, « Camarade qui nous écriviez... », *Combat*, 12 septembre 1944. Cf. « Nous hésitions à répondre à l'invitation ... », *Combat*, 25 octobre 1944 et *Œuvres complètes*, t. 2, *Op. cit.* p. 558.

⁴⁸ Albert Camus, « La conférence de Crimée... », *Combat*, 16 février 1945 et *Œuvres complètes*, t. 2, *Op. cit.* p. 598.

⁴⁹ Albert Camus, *Actuelles. Œuvres complètes*, t. 2, *Op. cit.* p. 464.

⁵⁰ Albert Camus, « On ne saurait trop souligner l'importance des déclarations », *Combat*, 13 octobre 1944 et *Œuvres complètes*, t. 2, *Op. cit.* p. 543.

⁵¹ Albert Camus, « Remarques sur la politique internationale », *Renaissance*, n° 10, 1945 et *Œuvres complètes*, t. 2, *Op. cit.* p. 650.

⁵² Albert Camus, *Carnets 1949-1959. Œuvres complètes*, t. 4, *Op. cit.* p. 1099.

⁵³ Albert Camus, « La table ronde », *L'Express*, 18 octobre 1955 et *Actuelles III / Chroniques algériennes. Œuvres complètes*, t. 4, *Op. cit.* p. 358.

⁵⁴ Albert Camus, « La table ronde », *L'Express*, 18 octobre 1955 et *Actuelles III / Chroniques algériennes. Œuvres complètes*, t. 4, p. 358.

⁵⁵ Albert Camus, « Appel pour une trêve civile en Algérie », *Actuelles III / Chroniques algériennes. Op. cit.*, p. 374.

⁵⁶ Albert Camus, « Terrorisme et répression », *L'Express*, 9 juillet 1955 et *Œuvres complètes*, t. 3, *Op. cit.* p. 1022.

⁵⁷ Albert Camus, *Le Premier Homme. Œuvres complètes*, t. 4, *Op. cit.* p. 854.

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ *Ibid.*, p. 855 et 857.

⁶⁰ *Ibid.* p. 857.

⁶¹ *Ibid.* p. 858.

⁶² *Ibid.* p. 859.

⁶³ Voir Suzanne Citron, *Le Mythe national*, Éditions ouvrières, 1991.

⁶⁴ Albert Camus, *L'Été. Œuvres complètes*, t. 3, *Op. cit.* p. 594. Paul Valéry écrit la même chose de la France (« Images de la France », *Regards sur le monde actuel*, Gallimard, coll. « Idées », 1968, p. 132-133). On parlerait aujourd'hui de race synthétique.

⁶⁵ Albert Camus, « L'Avenir algérien », *L'Express*, 23 juillet 1955 et *Œuvres complètes*, t. 3, *Op. cit.* p. 1031.

⁶⁶ Camus a peu d'alliés en métropole : René Char, Germaine Tillion. En Algérie, Mouloud Feraoun et Jean Amrouche peuvent l'entendre sinon le suivre jusqu'au bout.

⁶⁷ Albert Camus, « L'avenir algérien », *L'Express*, 23 juillet 1955 et *Œuvres complètes*, t. 3, *Op. cit.* p. 1030 et 1033. Dans le même article, Camus use aussi de la formule « association franco-arabe ».

⁶⁸ Albert Camus, « La bonne conscience », *L'Express*, 21 octobre 1955 et « La vraie démission », *L'Express*, 25 octobre 1955. Voir *Actuelles III / Chroniques algériennes. Œuvres complètes*, t. 4, *Op. cit.* p. 359 et 361.

⁶⁹ Albert Camus, *Le Premier Homme. Œuvres complètes*, t. 4, *Op. cit.* p. 851.

⁷⁰ *Ibid.* p. 861.

⁷¹ Voir Mona Ozouf, *Composition française*, Gallimard, 2009.